

Les mots en discours : du sémantique au sémiologique

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Les mots en discours : du sémantique au sémiologique. Dilbilim - Edebiyat Fakültesi Basimevi Istanbul, 2018, XXXII (CILT 2/Volume 2), pp.59-75. hal-02024061

HAL Id: hal-02024061

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-02024061>

Submitted on 18 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les mots en discours : du sémantique au sémiologique

Dominique DUCARD
Université Paris Créteil

Abstract

I propose here a re-reading of and commentary on Structural Semantics focused on “The isotopy of discourse”. Greimas describes the organisation of discourse as a process of determining meaning based on a semantic equivalence mechanism for which lexicographical description (designation and definition) is the model, and which is characteristic of the “metalinguistic functioning of discourse”. After setting this conception within the perspective of linguistic studies of annotation, Greimas’s reasoning is carefully examined and the method, together with the premises underlying it, is considered in the light of a semantics of enunciation (Culioli). Different avenues for investigating meaning thus emerge, based on the limits of structural semantics and of what this leaves on the margins, while at the same time carefully contriving openings.

Keywords: *Structural semantics, annotation, metalinguistic, discourse, isotopy, definition, semiology*

A l’occasion du retour commémoratif à Sémantique structurale (Greimas 1966), qui a marqué l’histoire de la linguistique et de la sémiotique, nous procéderons à une relecture de l’ouvrage centrée sur un seul chapitre et sur un aspect particulier du fonctionnement du discours décrit et analysé par A. J. Greimas. Cet intérêt fait suite à deux études récentes (Ducard 2015 et 2017), qui portaient sur la glose dans l’activité discursive et sur son rôle dans le processus de génération textuelle. Greimas était alors mentionné parmi d’autres références théoriques sur la glose, par la façon dont il aborde la dimension métalinguistique des textes. Il s’agit ici de reprendre plus attentivement l’analyse greimassienne et de la commenter du point de vue d’une sémantique de l’énonciation (Ducard 2015). Ce ne sera pas pour opposer un contre discours à la sémantique structurale, dont Greimas lui-même a signalé les limites, mais pour établir des points de contact et montrer en quoi les deux approches éclairent le même phénomène, avec des options et dans des directions différentes.

Linguistiques de la glose¹

Le nom de glose (bas-latin *glosa*, issu du grec *glossa*), qui a son origine dans la tradition philologique d'établissement, d'étude et de commentaire des textes homériques, appartient, avec ses dérivés, au vocabulaire de la pratique interprétative des textes et relève de l'histoire de la textualité. Parmi les linguistes qui ont réinterprété la notion et qui sont généralement cités dans les études sur la glose en discours, nous pouvons citer Roman Jakobson, avec la fonction métalinguistique et ce qu'il nomme les « propositions équationnelles » (1963 : 204), Josette Rey-Debove (1983) et l'étude du métalangage, Catherine Fuchs (1982), qui appréhende la reformulation paraphrastique comme une « conduite métalinguistique des sémantismes », constitutive de la production textuelle, dans un aller-retour entre expressions et significations, Irène Tamba-Mecs (1994) pour les gloses explicatives en discours, qui sont des mises en relations sémantiques constituant des « formulaires de l'expérience parlée du sens », le groupe Sémantique lexicale et discursive (Université d'Aix-en-Provence), qui définit la glose dans le droit fil de l'histoire sémantique du mot : « La glose du mot en discours consiste pour le locuteur à apporter un éclairage sur le sens à apporter à ce mot. » (Steuckardt 2003 : 9). Ce qui a donné lieu à plusieurs études des marqueurs de glose (2005) introduisant un Y explicatif d'un X, certains avec métaterme (*appeler, autrement dit, ce qui veut dire, c'est-à-dire, je veux dire, en d'autres termes*), d'autres sans métaterme (à savoir (que), bref, comme, donc, en somme, en particulier, ou, ou plutôt, par exemple, tel (que)). Dans cette perspective Augusta Mela (2004), qui montre comment l'informatique peut renouveler l'étude des gloses, définit la glose comme un « sous-ensemble des reformulations en discours », en distinguant les reformulations de phrases et les reformulations de mots, par définitions principales et définitions parenthétiques, auxquelles le nom de glose est réservé. Ce qui correspond aux trois critères fonctionnels, selon Franck Neveu : sémantique (« *séquence métalinguistique portant sur un mot* »), syntaxique (« *en situation parenthétique* ») et pragmatique (« *à visée explicative* ») (F. Neveu, 2003 : 148). Ajoutons ce que dit Sandrine Deloor (2012), du point de vue de la sémantique argumentative, sur la valeur méthodologique de la glose pour l'analyse sémantique. C'est « une représentation du sens de l'énoncé, qui synthétise et transcende l'ensemble des faits sémantiques mis au jour » (Deloor 2012 : 2) au moyen des manipulations et des mises en relation des énoncés en situation, permettant de construire la glose du linguiste.

¹ Nous reprenons en partie, dans cette section, l'un des deux articles mentionnés (Ducard 2017)

Jacqueline Authier-Revuz (2003) a mis en évidence le dédoublement énonciatif en jeu dans la glose, avec la modalité autonymique, en tant que « *mode de dire* » cumulant une nomination et sa représentation, une référence à la chose et une référence au mot qui nomme la chose, « l'usage de la mention », ou « l'énonciation, la mise en contexte discursif de l'autonymie "en emploi et en action" » (Authier-Revuz 2003 : 84). Elle a par ailleurs montré que cette « configuration énonciative de suspens réflexif du dire arrêté par les mots qui ne "ne vont plus de soi" » (Authier-Revuz 2003 : 89) est indicative de la discursivité (genres et types de discours, domaines, rapport au langage). Catherine Julia (2001) a repris ce cadre d'analyse dans son étude des gloses de spécification du sens, dont la forme canonique est *X, au sens* + CARACTERISANT. Ces gloses de stipulation d'un sens lexical sont considérées comme des formes épilinguistiques représentatives de la sémantique spontanée et « naturelle » du locuteur-énonciateur. C. Julia fait remarquer que la spécification sémantique est liée à une activité définitoire et souligne le fait que les descriptions sémantiques produites s'apparentent aux descriptions sémasiologiques du métalangage lexicographique : « Le système épilinguistique observable à travers les gloses de spécification décrit également le sens en *catégorisant*, en *définissant* (par synonymie) ou en *exemplifiant*, mais selon un modèle qui lui est propre. » (Julia 2001 : 274). Elle accorde par ailleurs à la glose, dans son contexte, un rôle d'indice instructionnel dans la détermination des isotopies et l'interprétation, se tournant alors vers la sémantique textuelle (Rastier) et à son postulat du caractère compositionnel du sens lexical.

Glose et « fonctionnement métalinguistique du discours »

Cette dernière façon d'envisager la glose – que je nomme épi-métalinguistique quand elle participe du discours ordinaire – en référence à la formulation normalisée de la signification dans la pratique lexicographique, nous rapproche de ce qu'a développé Greimas à propos du « fonctionnement métalinguistique du discours » dans le chapitre de la *Sémantique* traitant de « L'isotopie du discours ».

Le raisonnement de Greimas, que je suivrai de près, répond à une exigence structuraliste pour aborder les problèmes du niveau sémantique qui est de « revenir à la manifestation de la signification et y rechercher les conditions structurelles du fonctionnement du discours », le discours étant alors défini comme une suite organisée de « messages ». Il récuse une explication possible de cette organisation par le « pouvoir prédicatif de l'esprit humain » ou l'intentionnalité du locuteur – ce serait alors se placer du point de vue de la production alors qu'il s'agit d'appréhender les

phénomènes en réception – et il envisage le discours, « malgré son caractère linéaire, comme une succession de déterminations, et créateur, de ce fait, d'une hiérarchie syntaxique » (1966, 69) Et, superposant la syntaxe à la sémantique, il se pose la question suivante : « Comment, dès lors, expliquer le fait qu'un ensemble hiérarchique de significations produise un message isotope ? » (Greimas 1966, 69) Je rappellerai ici que la démarche de Greimas, qui repose sur le « postulat saussurien d'un monde structuré saisissable dans sa signification » (Greimas 1956 : 193), a évolué avec une extension de l'analyse à « l'ensemble des systèmes de signifiants, du moment qu'ils se présentent comme des structures relationnelles hiérarchisées », comme il est déclaré dans la présentation de la revue *Langages*, lors de sa fondation, en 1966.² Dans la *Sémantique* le modèle hiérarchique est celui de la syntaxe avec des unités fonctionnant selon des niveaux d'intégration et des rapports de rection.

Signalons sur ce point qu'A. Culioli a proposé, à l'encontre de ce modèle de dépendance ascendant ou descendant, qui ne permet pas de rendre compte de l'intrication des relations prédicatives et de l'interrelation entre les éléments de composition d'une séquence, de reprendre le concept d'hétérarchie³. Cherchant des éléments de méthode permettant de reconnaître des « continuités isotopes » dans des unités plus larges que la phrase Greimas se tourne vers le phénomène linguistique de l'*expansion* et voit dans le « principe d'équivalence d'unités inégales » en étendue et en complexité une négation de la hiérarchie syntaxique de ces unités.

Et il déclare que « C'est cette équivalence, théoriquement toujours possible – bien qu'elle ne soit pas toujours manifestée lexicalement –, qui constitue l'écart structurel définissant le fonctionnement métalinguistique du discours. » (1966, 73) Ce mode de fonctionnement « normal » du discours trouve son expression sémantique, dans un cadre phrastique, dans la *définition discursive*, qui s'apparente à la définition logique *per genus proximum et differentiam specificam*, mais de façon plus souple et plus approximative, ce qui la rapproche davantage de la définition de mots croisés. Si la définition est le schéma type de l'*expansion*, son complémentaire est la *condensation*, comme dans le cas où le cruciverbiste doit trouver le mot correspondant à la séquence définitoire. La procédure est alors celle de la

² La revue *Langages* a été créée en 1966 chez Larousse par R. Barthes, J. Dubois, A.-J. Greimas, B. Pottier, B. Quemada.

³ Le mot hétérarchie apparaît en cybernétique dans un article de Warren McCulloch, qui oppose l'idée de réseau de neurones à celle de hiérarchie (McCulloch 1945). Il a par la suite été utilisé par Wilson («hétérarchie dense») pour décrire les mécanismes de communication dans une colonie de fourmis. (Wilson 1988)

dénomination.

Notons que F. Rastier, à partir de l'isotopie définie comme l'itération d'une unité, quelle qu'elle soit, à tous les niveaux de l'analyse linguistique, avait repris la perspective générative de Greimas, en posant que « des systèmes sémiolinguistiques dans la manifestation produisent les redondances qui la constituent en discours ». Il renvoyait à « l'hypothèse intéressante » de l'anagrammatisme avancée par Saussure, en accord avec le fonctionnement métalinguistique du discours. Et il reprenait le modèle de l'équivalence sémantique dans la définition, équivalence « établie par un faisceau isotopique itérant dans le définissant tous les sèmes nucléaires présents dans le défini (la dénomination). » (Rastier 1972 : 80) Celui-ci était considéré comme une métasémie et l'équivalence définitionnelle appliquée à d'autres niveaux permettait de concevoir des métaphonies (dissémination des phonèmes) ou des métagraphies (dissémination des graphèmes) de lexèmes.

A ce stade de la lecture il apparaît que Greimas ne vise pas, avec le « mode de fonctionnement métalinguistique du discours », l'activité métalinguistique et les marqueurs de la glose dans le discours ; ce qu'il identifie comme la mise en œuvre d'un principe d'équivalence dans la suite de déterminations d'un texte s'apparente aux opérations de reformulation, à la spécification du sens ou aux familles paraphrastiques décrites et analysées dans les études linguistiques sur la glose (voir *supra*). Le phénomène que Greimas veut délimiter n'est pas métalinguistique au sens strict, hors le cas de séquences explicitement définitoires comme dans les exemples de définitions de mots croisés qu'il donne. Du moins si nous nous attachons aux marqueurs de l'activité énonciative qui sont des traces d'une dénivellation manifestant une conscience linguistique de la signification assignée à une forme et de sa valeur référentielle, que le locuteur-énonciateur explicite, interroge ou met en question. Greimas établit cependant une analogie entre l'exploration du locuteur, avec l'exemple de l'acheteur dans un magasin spécialisé qui essaie de décrire ce qu'il cherche sans en avoir le nom, et l'aller-retour entre dénomination et définition : « Ce fonctionnement métalinguistique d'un discours qui tourne perpétuellement sur lui-même, en passant successivement d'un niveau à un autre, fait penser au mouvement oscillatoire entre l'expansion et la condensation, la définition et la dénomination. » (75) J'inverserai le rapport en disant que c'est le modèle lexicographique, notamment logique, de la définition qui conduit à concevoir le jeu des équivalences sémantiques comme un fonctionnement métalinguistique.

Nous pouvons considérer que ce jeu d'équivalences, plus généralement de proximités et d'affinités sémantiques, du point de vue de l'activité de langage, correspond, au niveau linguistique et textuel, à une forme de stabilisation des mises en relation et des frayages opérés au niveau épilinguistique. A. Culioli en parle en termes de prolifération, de foisonnement, de dérivation (*drift*, selon Sapir), ou encore d'expansion, qui déborde la linéarisation du texte. La polysémie en est une réduction, par captation du sens dans sa manifestation linguistique. C'est ce qu'avait entrevu Barthes, alors qu'il était assistant dans le laboratoire de lexicologie structurale de Georges Matoré (année 1951) et qu'il travaillait, selon une méthode proche de celle de Greimas, à un sujet de thèse sur *Le Vocabulaire des rapports entre l'Etat, les patrons et les ouvriers de 1827 à 1834, d'après les textes législatifs, administratifs et économiques* (Samoyault 2015 : 238 sqq). On relève ainsi dans ses fiches cette remarque :

Tout le sens de la thèse doit être cette chose nouvelle, par rapport à l'étymologie et la sémantique : que les mots ne prolifèrent pas par leurs composés ou dérivés mais leurs adjoints. [...] Ce sont les états, les *champs* du mot qui changent. » Et il envisage « une sorte de classification des mots selon leur souplesse, leur élasticité, leur électricité, leur contenu en valences », visant une « dynamique extensive des mots, pris en situation. (Barthes dans Samoyault 2015 : 240)

« Equivalences sémiques » et « substance sémiologique »

Greimas met surtout en évidence le fait que reconnaître une équivalence sémantique entre des formes signifiantes variables suppose une mise en relation basée sur un invariant. Une relation est en soi abstraite et repose sur un relateur, un opérateur de mise en relation. Les « équivalences sémiques » que l'analyse doit dégager ont, chez Greimas, cette fonction de relateur. Elles donnent lieu à la construction de sèmes constitutifs de classes, des classèmes. L'itération de ces classèmes sur une chaîne syntagmatique étendue permet, d'une part, de rendre compte de la « linéarité sémantique » du discours, et sert d'autre part, de « cadre de l'organisation de l'univers sémantique » (Greimas 1966 : 79)

Appliquant la procédure d'analyse à des sous-classes de l'inventaire d'une cinquantaine de parasyonymes de *fatigué*⁴ Greimas accole ainsi le sème commun « rompre » à la série *brisé, rompu, éreinté, échiné, roué, esquinté* et celui de « vider » à la série *vidé, crevé, pompé, épuisé, époumo-*

⁴ Inventaire qui est fourni à Greimas par une étude d'A. Martin (Centre de Nancy), présentée lors d'un colloque sur les problèmes de synonymie.

né, claqué. A un niveau plus général la « base classématique commune » à toutes les séries de l’inventaire est constituée de « procès + animé + causé ». Ce cadre général, confirmé par une analyse contextuelle, ne permettant pas d’expliciter les « éléments sémiologiques » que sont les « figures nucléaires » des sémèmes, Greimas propose une « analyse définitionnelle », en suivant là aussi deux procédures lexicographiques : réduire l’inventaire des lexèmes aux renvois synonymiques récurrents ; substituer aux dénominations leurs définitions pour faire apparaître les éléments des figures nucléaires.

Dénomination « fatiguer ».

PROCÉDURES	APPLICATIONS		
Première définition	abattre	par	la dépense de force
Définition des segments de la première définition	faire tomber (en donnant un ou plusieurs coups) quelqu'un qui est debout		« activité causante »
Equivalences sémiques	« affaïsser »	« causé »	(« procès » + « animé ») + « causant »

Figure 1: (Greimas 1966 : 83)

Dénomination « harasser ».

PROCÉDURES	APPLICATIONS				
Première définition	accabler	de	fatigue (cf. schéma précédent)		
Définition des segments de la première définition	faire succomber sous le poids		faire tomber quelqu'un qui est debout	par	la dépense de force
Equivalences sémiques	« affaïsser »	« causé »	« affaïsser »	« causé »	(« procès » + « animé ») + « causant »

Figure 2: (Greimas 1966 : 84)

La poursuite de l'analyse sur tous les lexèmes de l'inventaire aboutit à un « sémème construit » composé d'une base classématique, correspondant aux éléments génériques de la définition, et d'une figure nucléaire, correspondant aux éléments spécifiques.

MODE DE PRÉSENCE DANS LE DISCOURS	SÉMÈME CONSTRUIT	
Dénomination	base classématique	figure nucléaire
Définition	éléments génériques	éléments spécifiques
EXEMPLE : inventaire parasynonymique de <i>fatigué</i>	« procès » + « animé » + « causé »	« rompre » « vider » « affaïsser » « dépasser (une norme) »

Figure 3: (Greimas 1966 : 85)

Ce qui nous intéresse alors ce sont les conclusions et remarques que Greimas tire de son analyse, délimitée par la méthode et le cadre lexicographiques, avec ce que le schéma laisse sur ses bords. Il note que la généralité des classèmes permettra d'analyser les textes selon les « oscillations métalinguistiques du discours » (Greimas 1966 : 86) ; il reconnaît que la valeur accordée à l'organisation classématique se fait au détriment de la « substance sémiologique » ; et il se demande si les éléments sémiologiques, qui réduisent la trop grande généralité de cette organisation, ne pourraient pas faire l'objet d'une analyse « d'ordre stylistique », à la recherche d'« isotopies sémiologiques » et de classes communes. Et Greimas propose l'un des termes de la catégorie euphorie vs dysphorie, celui de dysphorie, pour rassembler les éléments sémiologiques du schéma du sémème construit de l'inventaire parasynonymique de *fatigué*. Il fait de cette catégorie dichotomique une « catégorie subjective, proprioceptive » ordonnant les figures de la perception. Une « Remarque » - du genre de celles qui viennent en ajout dans le texte de *Sémantique* - montre l'insuffisance d'une catégorisation d'une telle généralité et signale ce qui est ainsi négligé, pour nous l'essentiel :

Le caractère incomplet de l'analyse, qui ne comporte que la seule procédure de réduction, ne permet pas de dire si la base classématique déterminée uniquement par le sème "dysphorique" et que l'on pourrait traduire par "résultat désagréable d'une activité", sans tenir

compte de *l'apport proprement sémiologique*⁵, est suffisante à elle seule pour rendre compte du sémème *fatigué* dans son ensemble. (Greimas 1966 : 87)

La méthode de la sémantique structurale repose sur une conception componentielle de la signification, elle est classificatoire et taxinomique. Une approche relevant d'une sémantique de l'énonciation et qui cherche à comprendre l'activité de production et de reconnaissance interprétative des formes signifiantes (interprétables), selon la définition que donne Culioli de l'énonciation, partirait d'occurrences du marqueur 'fatigu-' (toutes les variables morphologiques) dans des textes et essaierait de cerner la *notion* dont il est le représentant linguistique à travers les variations contextuelles, en testant les compatibilités et incompatibilités, et en explorant son champ notionnel, au-delà des relations de parasynonymie, ce que Saussure pointait en évoquant les « liaisons associatives » induites par un mot. Il conviendrait par ailleurs de tenir compte des situations et domaines d'emploi, la fatigue pouvant être physique, intellectuelle, morale ou psychique, s'appliquer à un objet, relever d'un discours sur le travail, la santé, les relations interhumaines, le monde environnant, ..., prise donc dans un ensemble de représentations et de praxies. Refusant le postulat d'une sémantique générale, A. Culioli a introduit une restriction en parlant de « système de représentation complexe fondé sur des propriétés physico-culturelles » (Culioli 1985 : 19). Il écarte de même les unités constituées selon une catégorisation préétablie, comme les classes syntaxiques. La citation suivante éclaire la façon dont le domaine lexical est abordé :

Si l'on prend un terme, il y a un ensemble d'associations qui vont permettre certaines constructions. Ce terme ne va pas être libre de ses mouvements, et ses degrés de contrainte, ses degrés de libertés permettent la construction même d'énoncés. Vous allez avoir en même temps associé à tout cela un ensemble de relations : en particulier la relation primitive qui est : "entraîne normalement". Ex. : quand j'ai "mouillé" [nous pouvons lui substituer "fatigué"], j'y associe des présupposés culturels, des chaînes de causalité, ainsi qu'une valuation : indifférent, bon, mauvais, donc maléfique ou bénéfique, et en plus de cela du point de vue subjectif : agréable ou répugnant, ou indifférent. Nous avons bien là un système de représentation, ça s'organise selon des critères de très grande stabilité. C'est donc ça que j'indique au niveau lexical. Les mots sont des sortes de résumés de ces systèmes de représentation notionnelle. Ce

⁵ Souligné par nous.

sont des capteurs : par un mot vous pouvez renvoyer à une notion. Il évoque toute une notion mais la relation n'est pas symétrique : une notion va être emprisonnée partiellement dans un mot. Donc une fois de plus il n'y a pas de relation terme à terme ; il y a toujours des échappatoires, il y a toujours du surplus. Il y a toujours en fait à partir d'un mot la possibilité d'avoir un système qui échappe au mot. (Culioli 1985 : 19)

Conception que nous pouvons mettre en correspondance avec le travail lexicographique de Barthes répertoriant des « mots-valeurs », dans un domaine d'investigation et à partir d'un corpus délimité, attentif à ce qui peut déterminer la signification des mots :

1) Mots valorisés (partir de sensiblerie, routine, dames) / 2) Le diptyque (vie, morale / propriété) / 3) Les clichés-couples (masure # palais) / 4) Les aires notionnelles / 5) Carte sociale d'un mot / Carte technique du mot (usine, manufacture) / 6) Les différents types de langage (juridique, moral) / 7) Les passages de sens propre à sens figuré / 8) Néologismes...⁶ (Barthes dans Samoyault 2015, 239)

Culioli met par ailleurs en avant les « représentations de l'ordre de l'activité du corps » (Culioli 1985 : 23), ce qui le conduira à faire l'hypothèse du *geste mental*, sous-jacent à l'activité symbolique de langage.⁷ C'est dire si les éléments sémiologiques, dans l'analyse de Greimas, sont alors dignes d'attention. Greimas refuse le recours à l'étymologie pour saisir, à son origine et dans sa permanence, le « noyau sémique originel de *fatigare* ». Ce serait, selon lui, passer outre l'historicité des « figures nucléaires » (Greimas 1966 : 82). Sans tenir l'étymologie comme un discours de vérité intemporel sur le sens des mots, nous pouvons y retrouver des représentations dont le vocabulaire contemporain garde la trace. Il est ainsi suggestif que le latin classique *fatigare* signifie « faire crever un animal », avant de s'affaiblir pour vouloir dire « accabler », « abattre par la dépense de force », et, en latin impérial « importuner », « vexer ». Et, encore plus, de savoir que « Ce verbe dérive probablement de *fatīs* “fente, crevasse”, dans l'expression *ad fatim* dont les éléments se sont joints pour former l'adverbe *affatim* “jusqu'à crever, éclater” puis “à satiété”. » Le *Dictionnaire historique du français* (Le Robert 1992) signale par ailleurs que la locution latine *ad fatim* signifie « jusqu'à suffisance » et *fatim* « abondamment » est l'accusatif de l'inusité *fatīs* « suffisance ». Ce qui peut faire penser, en lien avec un état de fatigue extrême, à un énoncé tel que « assez, ça suffit, je

⁶ BNF, NAF 28630, « Fichier », 2^e boîte, « Index-glossaire ».

⁷ Voir Culioli (2011) et Ducard (2009).

n'en peux plus, c'est trop ». Et faisons remarquer qu'en catalan *fastig* signifie « ennui, dégoût, blâsement », renvoyant à ce mode de fatigue qu'est la lassitude (« tu m'ennuies/fatigues à la fin ») et *fatic*, qui veut dire « essoufflement, halètement » au singulier, est équivalent à « efforts pénibles » au pluriel. Force, effort et dépense de force, avec un seuil d'altération d'un état de résistance, sont autant de marques de l'aspectualité du procès, associées à des images corporelles.

Greimas signale par ailleurs, en passant, les travaux de Pierre Guiraud sur les champs morphosémantiques, qui viennent, selon lui, étayer le modèle sémique de caractère figuratif au niveau sémiologique du contenu, mais il ne s'y arrête pas. Culioli déclare de son côté qu'« il faudrait penser en termes de champ sémantique qui tourne autour d'une racine, d'un ensemble de représentations qui vont varier selon les langues » (Culioli 1985 : 19) Les travaux de Guiraud reçoivent aujourd'hui un nouvel éclairage au regard des études sur la submorphémique (lexicale ou grammaticale)⁸, présentée comme un « champ disciplinaire naissant – et donc encore controversé – qui se donne pour but d'identifier et d'étudier toute manifestation dans le lexique d'éléments plus petits que le morphème conçus comme jouant un rôle dans la construction du “sens”. » (Philips 2008 : 13)⁹, tout en s'inscrivant dans la longue histoire de la conception du langage et de son origine, via les débats sur la nature du signe linguistique, de Platon à Saussure.

L'existence et la pertinence de submorphèmes, comme de phonosthèmes (les *phonæsthemes* de Firth, 1930)¹⁰ – cité en exemple par Culioli pour l'anglais¹¹ – et d'idéophones, dont la première théorisation est attribuée à Bolinger (1950), touchent aux questions de l'iconicité et du symbolisme, dans la relation qu'entretient le langage, en tant qu'activité cognitivo-affective (Culioli), avec la corporéité et le monde naturel. Nous pouvons à cet égard nous tourner vers la phénoménologie du langage, en suivant le

⁸ On pourra se reporter au numéro de la revue *Lexis, E-Journal in English Lexicology* (Denis Jamet dir.), N°2, *Lexical Submorphemics / La submorphémique lexicale*, Denis Philips ed., 2008, en ligne : <http://screcherche.univ-lyon3.fr/lexis/>.

⁹ « Son objet d'étude [de la submorphémique], dit Denis Philips dans son introduction, est le 'submorphème', vu sous tous ses aspects : nature, structure, fonction, combinatoire, distribution, invariance et variabilité, liens avec le notionnel, la cognition, la motricité, le cratyisme, l'acquisition du langage, etc., que ce soit en synchronie, en diachronie ou en panchronie. » (Philips 2008 : 13)

¹⁰ « On sait qu'il s'agit d'associations récurrentes de formes et de sens dont le statut morphologique n'est pas clairement établi. » (*idem*, p. 15)

¹¹ Il donne les exemples de « glow, gleam, glimmer, glisten, ... » (luire, briller) et de « swing, sway, ... » (se balancer).

philosophe Henri Maldiney, qui emprunte la notion de *direction de sens* à la psychiatrie existentielle de L. Binswanger (*Bedeutungsrichtung* : direction significative ou direction de sens) (Binswanger 1998), en postulant un sens physique de l'ordre de la sensori-motricité sous-jacent aux sémantismes linguistiques, qui seraient ainsi articulés à un schème corporel dynamique spatialisant et symbolisant, expressif et signifiant.¹²

Les éléments sémiologiques dégagés par Greimas dans son schéma de *fatiguer*, relatifs au procès et à la cause (la relation primitive de causation pour Culioli) (« rompre, vider, affaïsser, dépasser »), pourraient être interprétés comme des figures de l'imagination du mouvement corporel transposé symboliquement dans la langue.

Niveaux de lecture et interprétation

D'autres aspects de la sémantique sont abordés par Greimas dans le chapitre sur l'isotopie, notamment les problèmes posés par ce qu'il appelle la « définition oblique », quand l'absence de dénomination, comme dans le cas de la définition des mots croisés, oblige à un détour pour établir l'équivalence, en passant par une « grille culturelle ». Une autre section s'intéresse au « discours plurivoque », aux isotopies complexes et à l'ambivalence symbolique en littérature. Je retiens la substitution que Greimas, récusant l'opposition entre contenu manifeste et contenu latent chez Freud, opère en remplaçant celle-ci par le couple du *texte* et du *métatexte*, au nom de l'objectivité linguistique du discours, le passage de l'un à l'autre correspondant à deux plans distincts de lecture. Ainsi le *texte* du récit de rêve, est « lisible et insolite » pour le rêveur et son *métatexte* est « illisible »,

¹² Maldiney oppose au sens-signification, conceptuel ou thématique, le sens intuitif sensible et le sens-direction, direction dont il fait la « source du sens » et qu'il retrouve dans les racines des mots : « Elles indiquent en effet des comportements humains qui sont autant de façons de s'engager ou de se tenir dans le monde, de se porter et de se comporter aux choses et aux autres. » (Maldiney 2009 : 42) Voici, en exemple, son commentaire du mot mélancolie en allemand *Schwermut* : « Bile noire. Humeur noire. Le nom de la mélancolie nous rappelle que la tonalité affective du mélancolique et le climatique de son monde sont voués à l'assombrissement. Le sombre, l'étroit, le lourd sont phénoménologiquement apparentés - quand la nuit tombe, le monde s'étrécit. (...) La langue allemande la nomme en mettant l'accent sur la pesanteur - elle l'appelle *Schwermut* [*schwer* : lourd, difficile, grave, sérieux]. *Mut* procède de la racine *me* ou *mo*, qui connote des aspirations puissantes. Son sens enveloppe à la fois la violence du désir (en ancien et en moyen haut-allemand), c'est-à-dire les dimensions pulsionnelles signifiées par les anciens modes verbaux : désidératif, optatif, volitif, et, liée à cette violence (allemand : *Gewalt*), la force (allemand *Kraft*) du sentir (*Empfinden*). Ces instances activement exercées et ouvertes au dehors sont rassemblées dans le *Gemüt* [nature]. Or dans la *Schwermut* elles retombent sur elles-mêmes et le cœur sans issue va au fond, oppressé par son propre poids. » (Maldiney 2007 : 13)

celui-ci apparaîtra « sensé » dans sa version déchiffrée. Ce qui est une façon de considérer l'interprétation comme une explicitation du métatexte que comprend le texte, en omettant que la lecture d'un récit de rêve, chez Freud, dépend de la parole associative du rêveur et de l'application d'un discours interprétatif, à la limite du code symbolique.

Du point de vue de l'énonciation, l'interprétation, au-delà de la situation asymétrique spécifique à la relation patient-psychanalyste, du cadre et de la technique psychanalytiques, engage tout énonciateur, qui est à la fois émetteur et récepteur, locuteur et auditeur, lecteur et analyste. C'est pourquoi je reprends l'expression de « reconnaissance interprétative » dans la définition de l'activité énonciative, ainsi que la notion de *boucle sémiotique* pour dire qu'un texte est reconnu comme ayant été produit en vue d'être reconnu comme interprétable¹³, avec un hiatus entre les co-énonciateurs dans une relation interlocutive, que des opérations d'ajustement visent à réduire ou à combler, tout comme il y a un hiatus entre l'intention de signifier d'un auteur (texte) et sa lecture interprétative par un lecteur, qui suppose cette intention. Ce qui est alors une glose inhérente à l'énonciation est dédoublé, dans la sémantique structurale, en deux textes, successifs quand le « lecteur-analyste » retourne à l'émetteur-locuteur le « métatexte » de son « texte », concomitants, avec un rapport variable entre les isotopies, selon que les deux participants au discours « assument » ou pas les « termes constitutifs des isotopies », selon le schéma greimassien. Ce qui ressort ainsi des choix de méthode de Greimas c'est d'une part le maintien affirmé du principe d'immanence et c'est d'autre part la procédure de syntagmation qui traduit des opérations en termes de niveaux structurels, de conjonction/disjonction et de parcours.

Dernières remarques

Dans l'un de ses derniers textes publiés, qui introduit le *Dictionnaire du moyen-français* (1992), Greimas tient des « Considérations méthodologiques » sur sa conception du dictionnaire. Il envisage, en suivant le principe de la langue comme système où les significations ne sont définies

¹³ « J'entends donc en fait par énonciation cette activité, et en même temps cet événement pour l'observateur, qui consiste pour un sujet humain à produire du texte, écrit ou oral, qui va être agencé, c'est-à-dire comporter des régularités, avec des marqueurs qui sont des traces d'opérations, de telle sorte que cet énoncé va être appréhendé, autrement dit saisi sensoriellement et analysé dans les traces de marqueurs, et non pas dans sa signification, pour être en même temps reconnu comme ayant été prononcé en vue d'être reconnu comme signifiant : c'est la *boucle sémiotique*, avec un second sujet qui va être amené à reconstruire et à rechercher éventuellement un ajustement avec ce que le premier sujet avait en tête. » (Culioli dans Ducard 2004, 10)

que négativement et par opposition, la possibilité de décrire un dictionnaire comme « une combinatoire hiérarchiquement constituée » (Greimas 1992, VII), une organisation de parasyonymes et d'antonymes, mais dont les unités seraient des sémèmes, analysables en sèmes, aboutissant à une sorte de « *dictionnaire idéogrammatique* », analogue aux dictionnaires de notions, à la condition d'élaborer un métalangage adéquat. Voici ce qu'il dit alors de l'« approche taxinomique » : « L'auteur de *Sémantique structurale* avait naguère proposé de concevoir, sur le modèle de la phonologie pragmatique, une telle taxinomie, issue de la combinatoire d'une vingtaine de catégories binaires simples. Projet difficile à réaliser et d'une efficacité douteuse, il a été vite abandonné et réduit à la description de microstructures sémantiques reconnaissables à l'intérieur d'une macrosémantique qu'est une langue naturelle. » (Greimas 1992, VIII) Et il propose « une approche syntaxique » du dictionnaire, en tant que « discours d'un type particulier portant sur l'usage d'une culture donnée », où les mots-entrées, « sortes de condensations explicites », seraient considérés comme « des dénominations convertissables en définitions ». Il y faudrait alors une théorie de la définition sémantique, que Greimas esquisse en distinguant la définition nominale logique, selon les niveaux de classe supérieur et inférieur (*genus proximum et differentiae specifica*) ; la définition nominale par synonymie, avec un parasyonyme isotopant suivi d'un second qui spécifie ; les définitions verbales formées d'un énoncé à structure actancielle. Ces indications sommaires montrent, nous dit-il, « qu'il s'agit là d'une modélisation d'inspiration syntaxique » (IX). Il apparaît que ce sont les mêmes principes que ceux qui avaient été mis en œuvre dans l'analyse des isotopies et du fonctionnement métalinguistique du discours. Autrement dit le modèle dictionnaire qui est ici envisagé de façon prospective était appliqué à l'analyse sémantique des discours dès *Sémantique structurale*.

Terminons en citant, en manière d'hommage, ce que dit Greimas en conclusion de ses « Considérations méthodologiques ». Dans la dernière section du texte intitulé « Une aura » il reconnaît que l'attention portée à la rigueur de la méthode ne peut se faire qu'en négligeant ce qui « peut paraître à certains comme l'essentiel, c'est-à-dire le côté séducteur du dictionnaire et de ses mots », et il finit par cette déclaration sur l'élan amoureux du sémanticien vers les mots, en réponse à l'appel du sens qu'ils suscitent :

Ainsi il s'agit d'un fait facilement observable que cet amour inconsidéré, allant jusqu'à la fascination, que les plus grands écrivains et les petits lexicographes que nous sommes ressentent pour les mots. Mais les mots, de leur côté, se portent eux-mêmes vers le

lecteur, en produisant un *effet de sens* global qui les entoure comme d'une aura de poéticité, en convoquant, pour en parler, d'autres mots : leur poids et leur légèreté, leur épanouissement et leur rayonnement. Tout se passe comme si un arrêt sur le mot, provoquant comme un souffle au cœur, aménageait une ouverture sur toutes les potentialités de l'imaginaire, sur l'univers incommensurable du sens. (Greimas 1992 : XII)

Bibliographie

Authier-Revuz, J. (2003) Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères. *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz Jacqueline, Doury Marianne, Reboul-Touré Sandrine. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 67-96.

Binswanger, L. (1998) Le problème de l'espace en psychopathologie. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Culioli, A. (1985) Notes du séminaire de DEA 1983-1984. Poitiers : Université Paris 7, Département de recherches linguistiques.

Culioli, A. (2011) Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage. *Faits de langue*, n° 3, 7-31.

Deloor, S. (2012) Les hypothèses observationnelles en sémantique : Qui ne glose rien n'a rien. *Cuadernos de Filología Francesa*, 23, 37-53. <hal-00795934>

Ducard, D. (2004) De l'énonciation à la "grammaire subjective". Entretien avec Antoine Culioli. *Entre grammaire et sens*. Paris : Ophrys, 7-20.

Ducard, D. (2009) Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli. *Cahiers Parisiens / Parisian Notebooks*, volume 5, The University of Chicago Center in Paris, 555-576.

Ducard, D. (2015) Une sémantique de l'énonciation, *sans doute*. Actes du Colloque 2013 de l'ASL. Paris : L'Harmattan, 225-242.

Ducard, D. (2017) Le texte de la glose. Peter Lang (*à paraître*).

Fuchs, C. (1982) La paraphrase entre langue et discours. *Langue française* 53, 22-33.

Greimas A. J. (1956) L'actualité du saussurisme. *Le français moderne*, n°24, 191-203. Récupéré de http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Greimas_Actualite.html

Greimas, A. J. (1966) Sémantique structurale. Recherche de méthode. Paris : Larousse.

Greimas, A. J. et Keane, T. M. (1992) Dictionnaire du moyen français. Paris : Larousse.

- Jakobson, R. (1963) *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- Julia, C. (2001) *Fixer le sens ? : la sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- McCulloch W. S. (1945) A Hierarchy of Values Determined by the Topology of Nervous Nets. *Bulletin of Mathematical Biophysics*, 7, 89–93.
- Rastier, F. (1972) *Systématique des isotopies. Essais de sémiotique poétique*. Paris : Larousse, 80-106.
- Rey, A. dir. (1992) *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Steuckardt, A. et Niklas-Salminen, A. dir. (2005) *Les marqueurs de glose*. Publications de l'Université de Provence.
- Maldiney, H. (2007) *Penser l'homme et la folie*. Grenoble : Editions Jérôme Millon.
- Maldiney, H. (2009) Roland Khun, Henri Maldiney : une rencontre. *L'Ouvert*, N°2.
- Mela, A. (2004) Linguistes et 'talistes' peuvent coopérer : repérage et analyse des gloses. *Revue française de linguistique appliquée*, 1 Vol. IX, 63-82.
- Neveu, F. (2003) La glose et le système appositif. *Le mot et sa glose*. Steuckardt, A. et Niklas-Salminen, A. dir. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 143-167.
- Rey-Debove, J. (1997) *Le métalangage*. Paris : Armand Colin.
- Samoyault, T. (2015) *Roland Barthes*. Paris : Seuil Biographie.
- Steuckardt, A. (2003) *Présentation. Le mot et sa glose*. Steuckardt, A. et Niklas-Salminen, A. dir. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 5-17.
- Tamba-Mecz, I. (1994) *La sémantique*. Paris : P.U.F.
- Wilson E. O. et Hölldobler (1988) Dense hierarchies and mass communication as the basis of organization in ant colonies. *Trends in Ecology & Evolution*, Volume 3, Issue 3, March 1988, 65-68.